

# Identités multiples au Moyen Orient

**Bernard LEWIS**

*The Multiple Identities of the Middle East,*  
**Weifendel & Nicholson, Londres, 1999.**

Roland TOMB\*

En l'an 1000, le Moyen-Orient constituait le cœur du monde civilisé. Comme le rappelait brillamment M. Kramer<sup>1</sup> dans un article récent, on ne pouvait alors entreprendre d'études sérieuses sans connaître l'arabe, langue des sciences, de la médecine et de la philosophie. Les principales villes du monde avaient pour noms Bagdad et Le Caire, et plus loin sur les marches, Cordoue et Boukhara (Constantinople résistait encore à la conquête). Le commerce mondial fleurissait dans les fabuleux marchés du Moyen-Orient comme nulle part ailleurs. S'il y avait eu des Prix Nobel en l'an 1000, ils auraient été décernés presque exclusivement à des Orientaux, comme Birûni (973-1050) astronome, mathématicien, botaniste, linguiste et historien, ou Avicenne (980-1037).

Mille ans plus tard, le Moyen-Orient ne vit plus qu'aux marges d'une civilisation mondiale forgée à l'Ouest. On connaît à peine les langues de la région à l'étranger; elles ne transmettent plus aucune science, aucun savoir. Les villes du Moyen-Orient, hypertrophiées par l'exode rural, ne jouent plus aucun rôle culturel. L'économie mondiale ne s'intéresse plus au Moyen-Orient, même pas en termes de marché émergent. Les (rares) scientifiques de la région sont formés à l'étranger d'où, souvent, ils ne reviennent plus.

Lorsque la chrétienté fêta son premier millénaire, le reste du monde ne s'en était même pas rendu compte. Le calendrier islamique avait cours de l'Atlantique à l'Indus. Pour le deuxième millénaire, le comput islamique s'est marginalisé et le calendrier chrétien s'est imposé comme le marqueur universel du temps. Le fait que le monde entier compte ses années à partir de la naissance du Christ, et non pas depuis l'Hégire est emblématique des revers de l'Islam et de la région. D'ailleurs, « Moyen Orient » est lui-même un terme occidental, de facture récente. Dans la terminologie francophone, on préfère celui de Proche-Orient qui lui est équivalent et tout aussi européocentrique. Comme le soulignait aussi

---

\* Professeur à la Faculté de Médecine de l'USJ

<sup>1</sup> Martine Kramer. Islam's sober millenium. *The Jerusalem Post*, 4 janvier 2000.

Kramer<sup>2</sup>, l'appellation « Moyen-Orient » a été inventée par un stratège naval américain pour définir la zone comprise entre le Canal du Suez et le Golfe Persique. En 1903, le terme était devenu tellement courant que le *Times* de Londres ne lui apposait plus de guillemets. Ce terme est à présent utilisé par les peuples de la région eux-mêmes alors qu'il n'a de sens que dans une perspective occidentale. Décidément, le centre du monde s'était bien déplacé.

### **Terminologie et identités**

De même, le langage utilisé dans le discours politique moderne de la région est occidental, même si les mots utilisés sont ceux des langues locales. Lewis, comme à son habitude, remet les pendules à l'heure. Ainsi rappelle-t-il les échanges de populations qui eurent lieu entre la Grèce et la Turquie et qui concernèrent près de 2 millions de personnes : le protocole officiel décrivait les *Grecs* de Turquie comme « les sujets turcs de religion grecque-orthodoxe résidant en Turquie » et les *Turcs* de Grèce comme les « sujets grecs de religion musulmane résidant en Grèce ». En fait, les prétendus Grecs parlaient le turc qu'ils rédigeaient en lettres grecques et non pas arabes ; alors que la plupart des « Turcs » de Grèce parlaient entre eux le grec qu'ils rédigeaient parfois en caractères arabes !

L'association d'un alphabet et d'une religion se retrouvait aussi dans notre pays, puisque le *karchouni* des maronites n'est rien d'autre que de l'arabe écrit en caractères syriaques. Pendant des siècles, depuis l'arabisation jusqu'à la modernisation du Levant, chrétiens, musulmans et Juifs écrivaient l'arabe, en lettres arabes pour les musulmans, en lettres syriaques pour les chrétiens et en lettres hébraïques pour les Juifs. Si le clergé continuait d'apprendre la langue de la liturgie et des livres sacrés, les profanes se contentaient de connaître l'alphabet pour retranscrire leur langue vernaculaire.

L'Occident laïc et moderne a du mal à comprendre une culture où plus que la nationalité ou la citoyenneté, c'est la religion qui est le déterminant ultime de l'identité. Pendant plus d'un siècle, le Moyen-Orient a subi l'influence puis la domination de l'Europe sans que les anciennes allégeances communautaires ne cessent d'être des facteurs déterminants. L'exemple de l'ex-Yougoslavie est éloquent. Les commentateurs occidentaux décrivent les relations complexes entre Serbes, Croates et Musulmans (avec un M majuscule) en termes de nationalisme et parlent de conflit ethnique et de « nettoyage ethnique ». En réalité, ces trois groupes sont ethniquement identiques. La langue qu'ils utilisent est la même:

---

<sup>2</sup> Id.

transcrite en caractères cyrilliques par les Serbes (orthodoxes), en caractères latins par les Croates (catholiques) et autrefois en caractères arabes par les Bosniaques musulmans. Cette même confusion sur les identités (nationales, communautaires, ethniques) se retrouve partout dans la région. Lewis a le mérite de nous rafraîchir la mémoire. Les journalistes occidentaux, avaient coutume pendant la guerre du Liban de séparer les chrétiens de droite des musulmans de gauche comme si la terminologie héritée de la configuration de l'Assemblée Nationale française de 1789 pouvait avoir la moindre pertinence dans le conflit qui déchirait le Liban.

Les identités premières sont acquises à la naissance. Elles sont de trois sortes. La première par le sang : famille, clan, tribu voire nation. La deuxième par le lieu, coïncidant parfois mais pas toujours (voire entrant en conflit avec la première) : village, ou quartier d'une ville, province voire pays. La troisième, souvent liée à la première, à la seconde ou aux deux est la communauté religieuse. Pour beaucoup, le lien religieux est la seule fidélité qui transcende les autres liens. Quant aux concepts de nation, nationalité, ethnie, pour S. Abou<sup>3</sup>, « ils gardent obligatoirement l'équivocité qu'ils ont héritée d'une histoire européenne fort complexe, celle des processus multiformes de prise de conscience nationale, de dislocation des empires et de formation des Etats territoriaux ».

### **Religion et allégeances**

L'auteur rappelle à quel point le rôle politique de l'Islam, dans notre monde moderne, n'est en rien comparable à celui du christianisme. Les ministres et chefs d'Etat d'Allemagne et des pays scandinaves ne réunissent jamais des « sommets luthériens » ! Il n'y a pas non plus de Conférence bouddhiste de l'Est ou du Sud-Est asiatique, ni de Bloc catholique aux Nations Unies etc. De tels regroupements pourraient paraître absurdes voire comiques pour un Occidental, pas pour un Oriental. Près de 56 Etats musulmans, monarchiques ou républicains, conservateurs ou libéraux, anti ou pro-américains, ont établi des instruments de consultation internationale, voire de coopération. On connaît les arguments sur l'Islam, *dîn wa dawla*. Le christianisme est né sur les décombres d'un Empire alors que l'Islam a accompagné la naissance d'un Empire. Mais pour Lewis, une évolution est amorcée : « Pendant longtemps, les rapports entre Eglise et Etat étaient considérés comme un problème purement chrétien, sans pertinence pour les Juifs et les musulmans ; la séparation étant considérée comme une solution chrétienne à un dilemme chrétien. A observer le Moyen-Orient contemporain, on se

---

<sup>3</sup> Selim Abou. L'identité culturelle. Editions Anthropos, Paris, 1981.

demande si cela est encore vrai ou si, musulmans et Juifs, ayant attrapé une maladie chrétienne devraient envisager un traitement chrétien ».

### **Langues et écritures**

La langue reste l'un des marqueurs fondamentaux de l'identité. Elle constitue parfois un enjeu vital, rapporté déjà à l'époque biblique. Lewis fait le parallèle entre l'histoire célèbre des Ephraïmites identifiés et tués parce qu'ils prononçaient différemment le mot "Shibboleth" (Juges 12:5,6) et, l'utilisation, pendant la guerre du Liban, du mot arabe pour tomate afin de distinguer les Libanais (« banadoura ») des Palestiniens (« bandora »).

Mais, plus sérieusement, Lewis s'attaque aux sacro-saints tabous des dialectes arabes, méprisés en tant que tels, par une idéologie arabe politiquement correcte. Il rejoint là, sans le savoir, les thèses qu'un Sa'ïd 'Aql défend depuis trente ou quarante ans. « Les différents parlers arabes vernaculaires ainsi que la langue écrite commune sont tous appelés « arabes », comme si le terme « latin » pouvait désigner tout aussi bien le parler de la Rome antique, le langage de l'église médiévale, celui de la Renaissance, le français, l'italien et l'espagnol actuels et toutes les langues modernes issues du latin ». En fait, les peuples latinisés d'Europe occidentale comme les peuples arabisés du Moyen-Orient essayèrent pour un moment de conserver les langues classiques de leurs anciens maîtres impériaux comme instruments de gouvernement et de culture ; on sait quel sort fut fait au latin, alors que l'arabe classique demeurait intouchable. Il y a là indiscutablement une double dimension, religieuse et politique. « Le néoclassicisme littéraire a acquis une dimension politique avec la montée du nationalisme arabe au vingtième siècle. Si les Egyptiens, les Syriens, les Irakiens et les autres devaient adopter leurs langues parlées comme langues nationales, à l'instar des Espagnols ou des Italiens en Europe, tout espoir d'une unité arabe aurait été irrémédiablement perdu ».

### **Pays et Nation**

Au 19<sup>e</sup> siècle, deux concepts nouveaux furent importés d'Europe. D'abord le patriotisme (définition de l'identité et de l'allégeance par rapport à un pays) ensuite le nationalisme (définition de l'identité par rapport à une langue ou une origine ethnique présumée). Jusque-là, l'idée de nation ou de patrie comme support de l'identité politique était inconnue pour la plupart des Moyen Orientaux.. Des pays qui apparaissent sur la carte du Moyen-Orient actuel, seulement trois se conforment à la convergence européenne des

concepts de nation, de pays et de langue, à savoir la Turquie, peuplée de Turcs qui parlent turc, l'Arabie, habitée par les Arabes qui parlent arabe; et l'Iran, (appelé Perse en Occident), peuplé majoritairement de Persans qui parlent persan. A cet égard, Lewis insiste sur l'histoire des mots eux-mêmes. Ainsi, les termes « Turcs » et « Turquie », largement utilisés en Occident depuis le 12<sup>e</sup> siècle ne furent employés par les Turcs qu'en 1923 ! Et si le turc a emprunté, adapté et adopté un terme pour la Turquie, l'arabe n'a toujours aucun mot pour l'Arabie. Il y a bien sûr le mot « arabe » utilisé comme adjectif, comme substantif et pour se référer à la langue elle-même, mais aucune désignation territoriale ne correspond à « Arabie ».

Le nom « Syrie » n'est entré en usage localement, surtout parmi les non-musulmans, qu'au 19<sup>e</sup> siècle, pour désigner toute la zone qui s'étend du Taurus au Sinaï, entre le désert et la mer. Le terme « Syriens » a été largement employé aux Etats-Unis pour désigner des immigrants, principalement chrétiens. « La Syrie », dans la forme « Sûriya » est devenue le nom officiel d'un Etat pour la première fois sous le Mandat français. Elle s'est accolé par la suite l'adjectif « arabe ». La dichotomie née de l'arabisation avait naturellement des implications politiques considérables. Ainsi l'Egypte a-t-elle été tiraillée entre les mouvements pan-arabes et pan-islamiques d'un côté et le patriotisme de style occidental de l'autre, appelé « égyptianisme » voire, péjorativement, « pharaonisme ». D'autres ont résolu le problème différemment, comme les Irakiens qui revendiquent Assyriens et Babyloniens comme leurs ancêtres glorieux, et leur accordent une sorte de naturalisation arabe rétroactive et posthume en désignant ces ancêtres comme d'antiques Arabes ! Il faut dire que l'appartenance de l'assyro-babylonien comme de l'arabe à la famille des langues sémitiques atténue quelque peu le choc des nationalismes. Partant, il n'y avait qu'un pas à franchir, que d'aucuns franchirent allègrement en revendiquant toutes les langues sémitiques anciennes comme de l'arabe et leurs locuteurs comme des Arabes. Cette arabisation rétroactive a été exploitée par l'historiographie nationaliste moderne. En effet, si les habitants de l'Irak, de la Syrie, de la Palestine et de l'Afrique du Nord étaient déjà des Arabes depuis l'antiquité, les guerres menées par les califes n'étaient pas des conquêtes, mais des guerres de libération, faites pour affranchir les frères arabes de l'oppression persane et byzantine.

## **Etats**

Lewis souligne un phénomène surprenant du Moyen-Orient contemporain : la persistance des Etats, une fois qu'ils avaient vu le jour. « Avant la Première Guerre Mondiale,

il n' y avait en effet que deux - ou deux et demi, voire deux trois quarts - Etats au Moyen-Orient. D'abord, les *deux* , c'est à dire les monarchies survivantes de Turquie et d'Iran. (...). Ensuite, la *moitié* , c'est à dire l'Egypte (...). *Enfin*, le Liban qui jouissait d'une tradition de semi-indépendance et d'autonomie interne ». Superficiellement, le Liban aurait pu apparaître comme l'un des nombreux Etats artificiels issus des débris de l'Empire Ottoman. Mais pour Lewis, le cas du Liban était significativement différent puisqu'il reposait sur une tradition vivante d'autonomie et une identité particulière , entretenue pendant des siècles. La population du « Petit Liban » principalement chrétienne, surtout maronite, avec des minorités druzes et chiites, avait élaboré un mode de vie distinct. Pour Lewis, si la création du « Grand Liban » s'est faite dans l'intention de renforcer l'entité libanaise en augmentant sa superficie, l'effet à long terme devait être dévastateur du fait des bouleversements démographiques. Le reste du Moyen-Orient n'avait eu aucune expérience de structure de l'Etat séparée ou de l'exercice de souveraineté politique pendant une très longue période de temps.

Une des particularités les plus extraordinaires du Moyen-Orient moderne est en effet cette force des Etats et leur capacité de résister aux pressions sans se désagréger en petites entités et sans s'unir en de plus vastes ensembles. Certains de ces nouveaux Etats ont reposé sur des noyaux historiques véritables; d'autres étaient entièrement artificiels. Néanmoins, malgré les attractions idéologiques et les tensions identitaires, à l'exception de la Palestine (sans doute plus pour longtemps !), aucun de ces Etats arabes n'a disparu.

---